

L'écriture voilée

Les hirondelles de Kaboul, de Yasmina Khadra, Julliard, 190 p.
Visage volé. Avoir vingt ans à Kaboul, de Latifa, Anne Carrière,
« Document », 255 p.

Danielle Fournier

Numéro 190, mai-juin 2003

La guerre du monde

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18141ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fournier, D. (2003). L'écriture voilée / *Les hirondelles de Kaboul*, de Yasmina Khadra, Julliard, 190 p. / *Visage volé. Avoir vingt ans à Kaboul*, de Latifa, Anne Carrière, « Document », 255 p. *Spirale*, (190), 25–26.

L'ÉCRITURE VOILÉE

LES HIRONDELLES DE KABOUL de Yasmina Khadra

Julliard, 190 p.

VISAGE VOLÉ. AVOIR VINGT ANS À KABOUL de Latifa

Anne Carrière, « Document », 255 p.

YASMINA Khadra a attiré l'attention du public québécois à l'automne 2002 au Salon du Livre de Montréal, non pas par sa présence, mais, curieusement, par son absence. On se rappellera que l'écrivain n'a pu venir à Montréal, alors qu'il était officiellement invité à faire partie des écrivains invités par le consulat français, car Mohammed Moulessehoul, qui a pris comme pseudonyme Yasmina Khadra, a refusé de répondre en entier à un questionnaire détaillé sur ses activités alors qu'il était officier supérieur dans l'armée algérienne. L'ambassade du Canada ne lui a donc pas accordé le visa nécessaire à son séjour d'une durée de cinq jours à Montréal. Reste son dernier livre, *Les hirondelles de Kaboul*, qui oscille entre le témoignage, le récit hyperréaliste et l'allégorie.

Peut-être certains connaissent-ils cet auteur pour ses romans policiers considérés comme très violents : les descriptions des scènes tiennent souvent de la répulsion et de l'insoutenable.

Comme un homme

Dans l'horreur où conduit l'intégrisme, des êtres s'aiment ou aiment des ombres, d'autres, déjà trop déchirés par la vie demeurent, paradoxalement, capables de la donner, leur vie, pour l'autre. Des hommes pourtant fragiles ne savent plus s'ils sont des monstres cruels; les femmes, des fantômes, on s'en doute bien, n'ont plus le droit d'exister. Dans tous les cas de figures, des êtres écorchés, tant par le quotidien râpé par une vie intenable que par une passion indicible dans un pays où l'oppression règne, tentent de se rejoindre et de trouver une manière d'être, une façon de ne pas mourir et peut-être de voler plus que ne le leur permet leur corps, comme des hirondelles au-dessus de Kaboul.

Quatre personnages en quête d'eux-mêmes, deux couples tourmentés par les interdits des talibans, et plus particulièrement celui sur les femmes dans la folie des hommes, vivent abandonnés à une idéologie qui les livre à eux-mêmes : croyant avoir intégré Mahomet, les hommes deviennent les représentants d'un discours unique et d'une loi universelle.

Toutefois, si les hommes sont ainsi, ce n'est pas par lâcheté, mais à cause de la misère née du climat politique de la terreur et de la dictature. Personne ne maîtrise l'espace, sauf les talibans; les femmes ne vivent pas dans un environnement naturel : elles n'existent pas en dehors de la maison. Autrement dit, à Kaboul, il n'y a plus qu'une seule architecture : celle du vide. Est-ce là la symbolique du récit? une absence totale et absolue d'un espace du vivant?

Atiq Shaukat est gardien de prison; il y surveille les prisonniers avant leur exécution. Il « exerce son métier », sans grand enthousiasme toutefois. Sa femme mourante, Mussarat, souffre d'une maladie inconnue : qui, du désespoir ou de la maladie, vient en premier? Nous ne le saurons pas. En tout cas, Mussarat donnera sa vie pour en racheter une autre, signe indélébile d'un amour sans condition pour un mari dévoré par la passion.

Mohsen, ancien bourgeois ruiné par l'arrivée des talibans, vit dans des conditions humainement impossibles avec Zuneira, sa très belle femme, une brillante enseignante à qui le régime a enlevé le droit de sortir de chez elle seule et de circuler librement dans les rues, le droit de rire, de parler, d'enseigner, d'aimer... désormais incapable d'accéder à n'importe quelle reconnaissance sociale.

Tous les jours, et pour chacun des personnages, une nouvelle épreuve. Moshen Ramat, désespéré et errant dans une ville à la dérive, ne se reconnaît plus. Dans l'hystérie collective, il se surprendra à participer activement, mais comme anesthésié, à la lapidation — sacrifice public et fréquent — d'une femme adultère enterrée jusqu'à la taille : serait-il tenté de se laisser prendre par les idées des intégristes au point de devenir leur complice dans l'après-coup? Quoi qu'il en soit, il ne se remettra pas de ce geste insensé qu'il n'arrivera ni à (s')expliquer ni à comprendre. Ce geste, pourtant embrayeur du récit, déclenchera toute la tragédie des personnages qui basculeront ensuite vers leur destin, un destin aussi atroce qu'inexplicable et horrifiant. Si la guerre froide a servi à compartimenter le monde, l'auteur nous propose une autre vision, séparée en

trois : les justes et fidèles destructeurs, les détruits, incapables de remodeler des rapports autres que ceux fondés sur l'idéologie, et les femmes, également méprisées et annihilées.

Dans le récit de Khadra, le bonheur n'est plus une idée, il est décomposition sanglante; survivre prend des dimensions inimaginables. Rêver est devenu un cauchemar. Les personnages ressemblent à Kaboul, les femmes à des hirondelles noires, les hommes, à un ciel chagrin. Ce qui les sépare les répare : la folie des uns devient l'écran opposé et juxtaposé aux autres. Mais au bout du compte, c'est la mort.

Ce roman, sur les femmes tuées et tenues à l'écart d'elles-mêmes et les hommes brisés par les discours dominants qui sont pris en main par la société, met en scène, de manière linéaire, l'intolérance et la répression tout à la fois. Intolérants ces discours, et plus particulièrement ceux envers les femmes, ils permettront cependant aux hommes de s'affirmer à travers une seule et même parole : la loi de la reddition. Devant le pouvoir du plus fort, on ne peut que s'incliner. Et ce sont les hommes, on l'aura compris, qui, malgré tout, l'ont ce pouvoir. Malheureux, fous, errants, hallucinés, mais néanmoins autorisés à marcher dans la rue et à aller boire un thé sans être accompagnés.

La critique de l'intégrisme constitue sans doute la partie forte du livre; on éprouve de la sympathie pour les personnages, hommes et femmes, parce qu'on les sent brisés par le régime. Livre militant et dénonciateur qui, du point de vue formel, demeure traditionnel. Le déroulement de la narration, la construction des personnages et la description des lieux ne dérogent pas à programme narratif convenu. Peut-être la littérature engagée ne peut-elle pas se départir des règles fidèles à la tradition.

Comme des femmes

Lors d'une exposition au Musée d'art contemporain de Montréal (en 2001-2002), Shirin Neshat nous dévoilait une œuvre qui interrogeait la place des femmes dans l'islam et mettait en évidence, de manière complexe, la culture musulmane.

PAROLE DE FEMMES, PAROLE DE PAIX?

LES FEMMES ET LA GUERRE de Madeleine Gagnon
VLB éditeur, 306 p.

Dans son travail photographique ou dans celui de la vidéo, elle s'exprimait en maintenant l'écart entre la réalité et l'art, en couvrant les parties du corps non voilées de ces femmes d'écriture et en dépassant l'anecdote et le récit. Cette artiste, d'origine iranienne, habite New York et son travail relève sans doute plus de la mémoire que du reportage et du témoignage.

Les femmes voilées sont des femmes qu'on ne regarde plus, des femmes qui ne sont pas *regardables*, alors qu'elles ont été courageuses et détentrices d'un pouvoir symbolique. Voilà ce qu'on apprend dans *Visage voilé. Avoir vingt ans à Kaboul*, de Latifa, texte écrit par une jeune femme qui a dû elle aussi, pour des raisons de sécurité, prendre un pseudonyme. Ce témoignage véridique dénonce de l'intérieur le pouvoir des talibans sur les hommes et la violence faite aux femmes. Il ne s'agit pas d'un roman, mais bien d'une autobiographie, d'une remémoration d'un passé pas si lointain et de l'injustice que doivent subir les femmes au lendemain de la révolution : la douleur et le chagrin ne connaissent pas de frontières autres que celles que l'on porte en soi et qui ressemblent tant à nos blessures. Ces femmes, complètement dépossédées d'elles-mêmes, sans corps apparent ou reconnaissable, sans nom non plus, ces femmes interchangeables et identiques peuvent être prises en tout temps pour quelqu'une d'autre alors que cette autre n'existe pas plus qu'elles-mêmes n'existent. Ces femmes, objet de curiosité, sont des victimes et font les frais d'une situation politique difficile.

Ce récit de vie passée sous les talibans, puis la fuite, incognito, on s'en doute bien, de la narratrice et de certains membres de sa famille, participent des récits non littéraires, comme le *Journal* d'Anne Frank. C'est ainsi qu'il se veut, livré depuis le regard innocent d'une adolescente qui étudiait au lycée, et ainsi décline-t-il sa tradition littéraire.

DANIELLE FOURNIER

LES FEMMES. La guerre. Voilà deux mots que nous sommes, encore aujourd'hui, peu habitués de voir accolés, sinon dans un contexte où les femmes sont posées en tant que victimes de la guerre, que celle-ci soit mondiale, civile ou encore domestique. La violence des femmes demeure un sujet tabou sur lequel on commence à peine à lever le voile. Certaines craignent probablement qu'à trop parler de la pulsion de mort mise en acte par les femmes, on cesse de voir les souffrances dont elles sont aussi victimes. C'est pourtant avec ces deux mots en tête que la poète et romancière Madeleine Gagnon, à l'invitation de la journaliste Monique Durand, s'est lancée, en 1999, dans un périple d'un an qui a conduit les deux femmes dans les Balkans, au Proche-Orient ainsi qu'en Asie du Sud, où elles ont recueilli les témoignages de femmes touchées par la guerre et presque toujours par cette « *guerre dans la guerre* » à laquelle se juxtapose le conflit armé. Au départ, les mots *femmes* et *guerre* ont été choisis en raison de l'importance qu'ils ont eue, séparément, tout au long de ce XX^e siècle qui est, de l'avis de Monique Durand, « *celui de la révolution des femmes, du moins dans la partie occidentale du globe, et celui de deux guerres mondiales et d'Auschwitz qui dépassèrent tout ce que les siècles précédents avaient imaginé d'abominations* », mais il a semblé à Madeleine Gagnon que ces mots entretenaient une relation beaucoup plus étroite que le simple fait d'avoir tous deux occupé l'avant-scène du siècle dernier.

De fait, par ce livre qui tient à la fois de l'essai et du roman, voire du journal intime par moments, Madeleine Gagnon veut « *percer l'énigme du rôle des femmes en regard de la guerre* », et souligner que les femmes sont, elles aussi, « *partie prenante de la pulsion de mort en acte* », qu'elles ont « *au même titre que les hommes, mais de façon plus ténue, plus secrète, plus enfouie, le même goût de sang en bouche, la même appétence morbide, mortifère* ». Aussi, l'auteure ne se contente pas de nous transmettre les paroles des

femmes rencontrées; en ajoutant ses mots à ceux de ces dernières, elle souligne les contradictions de leurs discours et rend parlants leurs silences. C'est d'ailleurs à partir de ces silences, des failles de leurs discours, qu'il faut, de l'avis de Madeleine Gagnon, penser les liens qui unissent les femmes à la guerre.

L'indicible violence

Si « *la guerre dans la guerre* » que connaissent quotidiennement de nombreuses femmes, cette guerre des sexes sous-jacente à toutes les autres guerres, est effectivement présentée comme la source même de toutes les violences, les femmes ne sont pas pour autant dépeintes comme de simples victimes. Pourtant, presque toutes celles qui ont accepté d'engager le dialogue avec Madeleine Gagnon affirment le caractère pacifique des femmes. D'Asma, au Pakistan, qui soutient que « *les seules lumières, les seuls espoirs viendront des femmes* », à Katika, en Macédoine, qui croit que « *[s]i le monde était dirigé par les femmes, il n'y aurait pas de guerre* », en passant par toutes celles qui, en Palestine, au Sri Lanka ou dans les Balkans, ont repris ce même discours dans leurs propres mots, presque toutes donc voient les femmes comme des ambassadrices de paix. Or, de leurs conversations ainsi que des rêves confiés par certaines à leur interlocutrice émerge un tout autre discours, un discours de haine et de violence qu'elles ne semblent pas reconnaître ou refusent d'admettre. C'est notamment à travers le récit d'un rêve livré par Elle, une femme de Bosnie-Herzégovine qui a désiré demeurer anonyme, qu'apparaît cet autre discours qui nous force à repenser le rôle des femmes dans la guerre. Cette femme qui a été « *violée et torturée par cinq Tchetsniks pendant la guerre* » rêve qu'un paysan lui tend une fourche afin qu'elle se venge d'un de ses violeurs. Mais plutôt que de tuer l'homme, c'est à la mère du violeur qu'elle s'en prend. Même si Elle se dit incapable de percer les « *grandes énigmes de la*